

Pierre Viret écrivain

Autor(en): **Guisan, Gilbert**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): **5 (1962)**

Heft 2

PDF erstellt am: **21.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-869871>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

PIERRE VIRET ÉCRIVAIN *

La célébration d'un anniversaire présente entre autres vertus l'obligation — du moins pour les quelques privilégiés qui en ont reçu mission — de jeter un regard neuf, sinon exhaustif, sur le héros du jour et sur son œuvre. Après avoir passé tant de fois devant le bas-relief qui rappelle le souvenir de Pierre Viret — ce bas-relief à la légende trop souvent colorée de craies bleues et rouges par les enfants de l'école voisine — force donc m'a été d'en savoir davantage. Orienté tout d'abord par la biographie d'Henri Vuilleumier¹, j'ai feuilleté le *Pierre Viret par lui-même*², ensemble de textes choisis par Charles Schnetzler, Henri Vuilleumier et Alfred Schroeder, lu les *Quatre Sermons sur Esaïe*³, que vient de publier M. Henri Meylan ; j'allais enfin, attiré par leur titre, aux *Dialogues du désordre qui est à présent au monde*⁴ et, plus particulièrement, au dernier, intitulé *La Réformation*. Ce sont ainsi quelques rapides impressions que je vais avoir l'honneur de vous présenter, sachant le tout premier ce qu'elles ont de limité et de fragile.

Faut-il dire en premier lieu que, même s'il n'y prétendait pas, Viret a qualité d'écrivain ? Partagé au départ, comme la plupart de ses contemporains, entre le sentiment que le latin est seule langue littéraire et permet le succès, et le désir de répondre avec efficacité à

* Discours prononcé à Orbe, le 31 octobre 1961, lors du jubilé Pierre Viret.

¹ Henri Vuilleumier, *Notre Pierre Viret*, Lausanne, éd. Payot, 1911.

² *Pierre Viret par lui-même*, par Charles Schnetzler, Henri Vuilleumier et Alfred Schroeder avec la collaboration d'Eugène Choisy et de Philippe Godet, Lausanne, éd. Georges Bridel, 1911.

³ P. Viret, *Quatre Sermons français sur Esaïe 65 (mars 1559)*, publiés par Henri Meylan, Publications de la Faculté de Théologie de l'Université de Lausanne, éd. Payot, 1961.

⁴ P. Viret, *Dialogues du désordre qui est à présent au monde, et des causes d'iceluy, et du moyen pour y remédier*, Genève 1545.

la peine de « tant de pauvres consciences scrupuleuses, douloureuses et angoissées et (de) tant de malades, desquels toutes les rues, places et tout le monde est plein », il n'hésite pas longtemps. L'exemple de maîtres tels que Lefèvre d'Étaple, Olivétan, Calvin lui eût-il fait défaut, que l'ardeur de sa foi lui aurait dicté sa décision : il s'exprimera en français. « Dieu, dit-il, ne regarde point aux langages, mais seulement à la chose à laquelle tous langages doivent servir. » Et comme ce n'est pas tant la minorité des doctes qu'il s'agit de toucher, que la foule des « pauvres ignorants », c'est cette foule qui déterminera sa manière, non pas le « haut style, élégant et orné » qu'apprécieraient les humanistes novateurs et dont il se dit d'ailleurs, avec une pointe de fausse modestie, incapable, mais un franc recours au langage quotidien — tant pis s'il est rude — davantage, au langage même du pays qui est le sien — qu'importe s'il manque aux exigences du génie français :

« J'espère aussi que ceux à qui Dieu a donné plus de dons et de grâce de parler considèreront, pour supporter mon rude style, que les Athéniens, qui étaient les plus exquis de toute la Grèce et en doctrine et en langage, n'ont pas méprisé la doctrine et la langue du philosophe Anacharsis, nonobstant qu'il fût Scythien et de nation barbare. Il faut aussi qu'ils considèrent que connaissant la portée du pays auquel je suis, j'ai quelquefois usé expressément d'aucuns mots, qui ne seraient pas reçus de ceux qui s'étudient à la pureté de la langue française, mais je fais cela pour condescendre à la rudesse et capacité des plus ignorants, qui entendent mieux ces mots pris de leur langage que d'autres plus exquis. » ¹

Cette indépendance, qui marque dans l'histoire des lettres — celle de France et la nôtre — fait de Viret l'un de nos premiers écrivains romands et d'une certaine manière, il n'est pas abusif de le dire, un précurseur de Ramuz. Au reste, elle va se manifester moins dans le choix de l'expression que dans celui de l'illustration.

Au lieu d'argumenter dans l'abstrait, Viret s'appuie sans cesse sur l'expérience quotidienne. Si les personnages de ses dialogues ne diffèrent pas autant de caractère qu'on l'a dit, ils ne se réduisent cependant pas à des utilités : ils ont des yeux et des oreilles, Viret leur prête ses observations, ses souvenirs. Traitant par exemple de problèmes d'éducation, il se sert d'une anecdote que « Portalis,

¹ Citation tirée, ainsi que les précédentes, de la préface des *Disputations chrestiennes*, 1544, in *Pierre Viret par lui-même*, pp. 215-219.

citoyen de Genève, qui en son vivant a été conseiller et syndic d'icelle, (lui) a rapportée »¹. De même, ayant à discuter de l'attitude de parents « qui ne peuvent endurer qu'on châtie leurs enfants », « il ne veut point, dit-il, sortir de notre ville pour en aller querre les exemples ailleurs »². Surtout Viret n'oublie pas que, même citadins, ses lecteurs restent très près de la campagne, et ses références favorites évoquent la vie des bêtes et des champs. Avec quelle facilité, quelle complaisance heureuse et quel réalisme minutieux il développe descriptions, apologues, comparaisons ! Voici l'écrevisse, « ayant dix pieds et dix jambes toutes tortues et courbes comme des arcs, et les ongles crochus, allant de travers à dextre et à fenestre ; marchant en la terre et en l'eau, ... des yeux aux épaules, étincelants et dressés en haut, ... les épaules respandissantes, et la tête conjointe aux épaules, sans col, ... les dents cachées sous la poitrine »³. Voici l'ourse qui, en le léchant, modèle son petit, tout d'abord « masse et pièce de chair difforme, sans apparence d'aucuns membres, sans yeux, sans poils, n'ayant que quelque apparence d'ongle »⁴. Des parents s'étonnent que leurs enfants soient difficiles ? Mais que font-ils pour eux ?

« Il leur semble qu'ils n'aient autre charge que de leur donner à force à manger ; de bien farcir leur ventre ; de nourrir et entretenir le corps grasement, afin qu'ils soient tantôt gros et grands. Tels personnages n'ont-ils donc pas bien mérité d'avoir, au lieu d'enfants, de gros veaux et grands taureaux, qui hurtent contre eux des cornes ; ou des roussins et chevaux effrenés, et des ânes débâtés, qui ruent contre eux de leurs pieds ! »⁵

Que n'ont-ils les soins et la patience de l'oiselier !

« Si tu veux seulement nourrir un oiseau, et l'appriivoiser, et tenir en ta maison pour en avoir ton passe-temps, tu tâcheras premièrement de le prendre petit, avant qu'il soit encore du tout induit à la nature et aux mœurs de son père et de sa mère, et qu'il soit du tout devenu sauvage, en volant par les champs avec eux. En après tu considères de quelle espèce et nature il est : quelle viande il lui faut donner, et comme il le convient entretenir. Tu t'efforces de l'enseigner dès sa jeunesse, à ce pourquoi tu le nourris. Si tu

¹ *Dialogues*, p. 896.

² *Ibid.*, p. 920.

³ *Ibid.*, pp. 845-846.

⁴ *Ibid.*, p. 895.

⁵ *Ibid.*, p. 906.

veux lui apprendre à parler, tu lui apprends en sa jeunesse : tu lui fais couper le filet ; et de nuit, de soir et de matin, tu lui dis sa leçon. Tu siffles, tu parles et tu chantes auprès de lui ce que tu veux qu'il retienne. Si tu le nourris pour t'en servir à la chasse, si c'est un duc, tu l'accoutumes à le mettre sur le ploc. Si c'est un épervier, un faucon, un sacre, ou quelque autre oiseau de proie, tu travailleras tant après, que tu l'accoutumeras à t'obéir, et venir sur ton poing quand tu voudras, quelque sauvage et cruel qu'il soit. »¹

On pourrait ainsi citer de nombreuses pages où Viret décrit avec la même exactitude de détails, les travaux de la terre, la taille et le sarclage du vignoble. Toutefois, le plus souvent, c'est par de simples et brèves comparaisons qu'il procède, dont la succession et la disposition symétrique font de certains développements de véritables poèmes en prose, comme dans ce passage où l'écrivain illustre la malléabilité psychologique de l'enfance :

« ... cependant que les enfants sont petits, ils sont tendres et mols, et les peut-on ployer et former comme de cire, et imprimer en eux ce qu'on veut. Ils sont comme de nouveaux pots de terre. Parquoi il est bien requis de diligemment aviser quelle liqueur on met dedans. Car ils en retiendront toujours la saveur. S'ils sont une fois infects et punais, il sera bien difficile d'en pouvoir jamais ôter la saveur et l'odeur qu'ils auront une fois reçue. Cependant que la laine est blanche, on la teint de quelle couleur on veut. Mais depuis qu'elle a été une fois teinte, il est difficile de changer sa couleur. Pour le moins, on ne lui rendra jamais sa naturelle blancheur, pour la reteindre à son plaisir. Du temps que les arbres sont petits, et les jettons tendres, il est facile de les redresser et plier comme on veut. Mais après qu'ils sont devenus grands, et que le tronc et les branches sont engrossies, endurcies et enroidies, il les faut laisser au pli et à la forme qu'ils ont pris. Car tu les rompras plutôt que les plier. »²

Comment ne pas penser à François de Sales — mais à un François de Sales plus proche du monde rustique dont il s'inspire, plus spontané, plus anguleux, moins désireux de plaire ! Le Réformateur préfère à l'exhortation et à la douceur patelines la dénonciation et la véhémence, à l'élégance insinuante un réalisme qui ne se pique pas

¹ *Dialogues*, pp. 892-893.

² *Ibid.*, p. 909.

de délicatesse, à l'onction la satire. Jugez-en plutôt : voyez comment il s'en prend au formalisme théologique :

« Certes il n'y avait point d'apparence qu'un aveugle (il s'agit de l'aveugle guéri par Jésus dans l'Évangile de Jean) envoya à l'école d'un charpentier et d'un rude Galiléen messieurs les Docteurs de la loi et les saints religieux de Jérusalem. Car Jésus-Christ n'était-il pas celui duquel les Juifs disaient : N'est-ce pas ici le charpentier qui est venu de Galilée et de Nazareth ? Ne le connaissons-nous pas bien ? et ses cousins, et son parentage ? Que dut-il savoir ? Où a-t-il été à l'école ? Où a-t-il appris les lettres ? Peut-il venir quelque bien de Nazareth ? A-t-on jamais lu aux Écritures qu'il sortit Prophète et homme d'estime du pays de Galilée ? Car Jésus-Christ n'avait point été passé Docteur en l'université et en la Sorbonne de Jérusalem et n'avait point de degré en la Faculté de Théologie ; ne de liripipion, de cornette, de bonnet magistral, ou de chapperon fourré, ou de cape et d'habit monastique. Parquoi Messieurs les Docteurs, messieurs nos maîtres, et grands rabbins eussent réputé à grand honte d'aller à l'école de celui lequel à grand peine eussent-ils estimé digne d'être leur disciple. »¹

Cette ironie ne met pas en cause le savoir. Si Viret malmène les docteurs de Sorbonne, c'est parce qu'ils trahissent la vérité ou camouflent sous des dehors solennels et le pédantisme du langage leur ignorance. L'étude elle-même lui paraît indispensable, et une grande partie du Dialogue de *la Réformation* tend à la justifier. Viret loue Nabuchodonosor d'avoir compris que c'est par « bonne doctrine et instruction » que les royaumes et républiques doivent s'assurer le « conseil des gens prudents et sages » ; il salue l'œuvre de François I^{er} qui, en fondant le Collège de France, restaure les langues et « assigne salaires honnêtes et libéraux aux professeurs d'icelles ». Que n'a-t-il nettoyé la théologie de ses erreurs, comme « il a voulu purger les bonnes lettres et toutes bonnes disciplines de la barbarie qui avait envahi toutes les études »².

Cependant, si le Réformateur ouvre large la porte à l'humanisme, il accorde nécessairement peu de crédit à la science quand elle se prend elle-même pour fin, et si, dans les dernières pages de son Dialogue, il célèbre la « vertu d'éloquence », il n'en est pour lui de

¹ *Dialogues*, p. 868.

² *Ibid.*, p. 944.

valable que celle qui est animée par l'esprit évangélique. C'est alors que, pareille à celle des Apôtres, elle « transperce les cœurs ... comme des tisons de feu et des flèches ardentes »¹. Cette vertu, l'éloquence de Pierre Viret la possède au plus haut degré : elle est « saintement enflammée ». Pour en saisir l'éclat dans toute son intensité, il convient non pas de s'en remettre à quelques pages choisies qui brisent les élans et les rythmes, mais de lire une œuvre entière et d'en suivre, jusque dans ses méandres, la coulée incandescente. Alors elle éclairera longtemps notre nuit.

Gilbert GUIBAN.

¹ *Dialogues*, p. 1003.